

■ ■ ■ ■ ■
À la fin de la guerre, l'armée a décidé de vendre tous les vieux chevaux de bataille pour en faire de la viande. Oui, ils allaient les tuer. Les tuer tous ! Ils allaient tuer Joey. Après tout ce qu'il avait subi, tout ce qu'il avait fait, ils allaient l'abattre pour la boucherie. Alors mon père a fait la seule chose

■ ■ ■ ■ ■
qu'il pouvait faire. Il a racheté Joey à l'armée avec son argent, toute sa solde qu'il avait mise de côté et, à la fin de la guerre, il l'a ramené sain et sauf à la maison.

Des bannières, des banderoles, des drapeaux étaient accrochés dans tout le village. La fanfare de Hatherleigh était là aussi,



■■■■

avec tous ses cuivres, uniquement pour lui. J'ai vu les photos. Tout le monde était venu, tout le village, qui criait et l'acclamait : « Bienvenue à la maison, Caporal ! Bienvenue, Joey ! » On l'appelait toujours Caporal. Tout le monde l'appelait comme ça.

Mais, à la fin des célébrations, Père est retourné aussitôt travailler, exactement comme avant la guerre : il a recommencé à labourer les champs, à faucher, à traire les vaches, à les garder. Et, bien sûr, son Joey était avec lui. Les gens disaient qu'il aimait tellement ce cheval qu'il ne se marierait jamais. Ils disaient qu'il n'y avait pas assez de place dans son cœur. Ils avaient tort, non ? Sinon je ne serais pas là, pas vrai ?

Il s'intéressait à Maisie Coppledick, déjà depuis l'école. Et elle s'intéressait à lui, ce qui était plus important encore ; tout est donc allé pour le mieux. Ils se sont mariés le 1^{er} mai 1919 à l'église d'Iddesleigh. Ce jour-là, il avait plu à seaux, c'est ce que

■■■■

mon père disait ; et le lendemain, ils sont venus s'installer là, à Burrow.

Un an plus tard, à quelques semaines près, je suis né. Il y avait un nid d'hirondelles sous l'avant-toit juste au-dessus de la fenêtre de ma chambre. Nous les regardions avec ma mère qui venait s'asseoir avec moi dans ma chambre au cours de mon premier été. Depuis le jour de ma naissance, j'ai



■■■■
toujours aimé les hirondelles, et je les aimerais toujours.

Grand-père adore raconter ses histoires, et moi, j'adore l'écouter. Mais ce ne sont pas seulement ses histoires que j'aime – pour être franc, je les ai déjà entendues presque toutes plusieurs fois – c'est la façon dont il les raconte.

Il parle avec ses sourcils, avec ses mains. Et il sait bien écouter aussi, ce qui me donne envie de parler. Il écoute aussi avec ses sourcils. On s'entend bien, tout simplement. Depuis toujours. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Et pourtant, nous sommes nés dans des mondes complètement différents. C'est un vieux rat des champs et je suis un jeune rat des villes – autobus au bout de la rue, supermarché au coin, centre de loisirs et tous ces trucs-là. Je n'aime pas beaucoup les séries policières, *Columbo*, ni les films tirés des livres d'Agatha Christie, mais quand je suis avec Grand-père, je les regarde parce que j'aime le regarder quand

■■■■
il les regarde, qu'il fronce ses sourcils d'excitation et agrippe les bras de son fauteuil.

Mais, parfois, il se conduit comme un vieil ours. Ces jours-là, j'évite simplement de me trouver sur son chemin et lui évite de se trouver sur le mien.

Ces jours-là, il devenait triste, silencieux et fuyait mon regard. Je savais alors ce qu'il en était. Quand il ne nettoyait pas ses bottes – la dernière chose qu'il faisait d'habitude avant de se coucher – c'était mauvais signe. Quand il était comme ça, il n'allumait jamais la télévision. Il restait assis à contempler le feu. Il devait se forcer à se lever pour enfermer les poulets, le soir. Il était triste, ou furieux contre quelque chose. Mais je ne savais pas ce qu'il avait et il valait mieux ne pas le lui demander.

Et puis, l'été dernier, alors que je venais de passer mes derniers examens avec succès, que j'étais à la ferme pour un bon bout de temps, il me dit ce qui n'allait pas.